

Expo Souvenirs du bagne

L'artiste maroco-tunisienne Wiame Haddad retrace la mémoire des prisonniers politiques marocains, à travers une démarche située au croisement de la volonté politique et du souci esthétique. Il en résulte une exposition tout en finesse.

Espace d'art Le Cube. Derrière un rideau noir, deux vidéos vous prennent à la gorge et vous font monter les larmes aux yeux. Dans l'une, un homme est assis dans le noir. Il respire doucement, semble attendre. Il a fait cela pendant près de vingt ans, à Tazmamart. Dans l'autre, deux mains dévident un modeste chapelet fait de noyaux d'olives. Silence. Noir. Avec une pudeur qui rend son travail poignant, Wiame Haddad écoute les corps, les laisse raconter, sans mots, juste avec des gestes inconscients, cette mémoire de la détention.

Il y a cinq ans, la jeune artiste, née en 1987, qui a grandi entre la France et le Maroc et est diplômée de l'école des Beaux-Arts de Valenciennes, découvrait la violence de la répression des années de plomb. Ce qui l'a frappée, c'est la méconnaissance de cette histoire par le grand public. De résidence en résidence, à l'Institut français de Tétouan puis de Kénitra, à L'Observatoire à Casablanca et au Cube à Rabat, son projet s'affine et évolue. Il s'agissait au départ de "réactiver des espaces", en l'occurrence le commissariat de Derb Moulay Chrif, où elle voulait faire une exposition. "On a fait les démarches, eu les autorisations, qui nous ont été retirées une semaine avant l'exposition. Donc on a créé une cellule à côté du commissariat, dans le terrain de foot, pour présenter notre travail, sous forme de happening". Depuis, elle mène un travail pour documenter cette mémoire, en photo, en vidéo mais aussi en textes. Elle a ainsi rencontré de nombreux anciens de la prison de Kénitra et quatre survivants du bagne de Tazmamart. Son travail, elle l'inscrit dans cette tendance à interroger l'archive, une démarche qu'elle partage notamment avec Léa Morin, de l'atelier de l'Observatoire de Casablanca.

Du portrait à l'objet

Peu à peu, Wiame Haddad s'éloigne d'un simple projet documentaire, motivé initialement par "le peu d'images sur cette période". "Au départ, je voulais faire des portraits, montrer des détails de leurs corps, mais je me suis repositionnée. Certes, ils avaient besoin qu'on s'intéresse à leur histoire, mais je ne voulais pas être dans le voyeurisme", explique-t-elle.

Les œuvres présentées au Cube montrent ce glissement, qui finit par mettre au centre non plus les hommes et les femmes, mais les objets. Certes, il y a quelques photos, où l'on reconnaît Fatna El Bouih et Mohamed El Khotbi, mais leurs regards ne sont pas directs, ils sont saisis comme dans leur absence à la scène captée. Il y a cette photo d'un homme au visage caché par une branche de bougainvillées. "Ce n'est pas important pour elle de montrer les visages", explique Gabrielle Camuset, du Cube: "Les objets disent plus que les visages". Ces objets tout

Lettre, morceaux de tissu, chapelet confectionné en noyaux d'olives, sont autant de témoignages du bagne de Tazmamart.



© WIAME HADDAD



© WIAME HADDAD

Pour l'artiste, il ne s'agit pas de montrer des visages, mais de raconter une histoire.

simples sont les uniques témoignages matériels du bain détruit : quelques lettres, deux morceaux de tissu où sont brodés des extraits de sourates, le nom d'une épouse et d'enfants, un petit chapelet confectionné en cinq ans avec les noyaux des rares olives distribuées, un rasoir et une paire de ciseaux taillés dans une boîte de conserve, un minuscule miroir pour capter un rayon de lumière... Bouleversants dans leur minimalisme. Pour Wiame Haddad, "c'est quelque chose de très précieux. C'est un fragment de leur histoire. C'est aussi fort que de photogra-

“Les histoires que je raconte se confrontent aux réalités sociales et politiques actuelles”

phier leurs corps”. Elle insiste sur la juste distance qu’il a fallu trouver : “Mon travail n’est pas frontal, les photos sont douces. Je ne veux pas me servir d’eux mais essayer de raconter quelque chose avec eux”.

Temps suspendu

Dans ce travail encore en cours, Wiame Haddad estime que la dimension centrale est le temps. Il y a certes le poids de l’histoire, si dure, qui a mar-

qué à vie ces hommes et ces femmes. Il y a aujourd’hui la destruction des lieux, l’ignorance, le silence. Entre les deux, se glisse sa pratique de la photo et de la vidéo, la nécessité d’une mise en scène pour “mettre en miroir le parcours d’une vie tumultueuse”.

Sa démarche, explique-t-elle, se situe au croisement de la volonté politique et du souci esthétique. “Empreintes d’une alchimie que je souhaite subtile entre survie, espoir et résistance, les histoires que je tente de raconter se confrontent aux réalités sociales et politiques actuelles”. Et pour “capter ces luttes symboliques”, il faut “réactiver le temps”. Quitte à mettre en place de nouvelles “cellules”, photographiques celles-là, qui construisent “un espace fictionnel dans lequel tous ces corps redeviendraient libres de se faire face”. Un travail éprouvant en raison de sa simplicité même – filmer un homme dans le noir pendant quinze minutes – qui touche quelque chose d’essentiel : la capacité à suspendre le temps, pour “capter les luttes symboliques”. Et malgré les tensions et l’émotion qui se dégage de cette confrontation, ce que Wiame Haddad retient de ces rencontres, c’est “leur joie de vivre”. ■

Exposition jusqu’au 11 novembre au Cube, 2 rue Benzerte, Rabat. Le 11 novembre à 17h30, pendant la Nuit des Galeries, rencontre avec Wiame Haddad, Driss Bouissef Rekab et Ahmed Marzouki, animée par Maud Houssais.